

BUREAUX: RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing:
Trois mois. 12 f.
Six mois. 22
Un an. 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbecq, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. WERDUX

Le Nord de la France:

Trois mois. 12 f.
Six mois. 22
Un an. 44

ANNONCES: 15 centimes à la ligne

RECLAMES: 25 centimes

On traite à forfait

ROUBAIX, 14 FÉVRIER 1871

Voir aux dernières nouvelles.

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Bordeaux, 12 février.

ASSEMBLÉE NATIONALE

M. Benoist d'Azy prend place au fauteuil comme doyen d'âge.

Il dit que les circonstances actuelles devaient amener la constitution immédiate de l'Assemblée nationale, quoiqu'elle ne soit pas en nombre.

Ces paroles sont accueillies avec une grande approbation.

M. Emmanuel Arago fait observer que la constitution définitive de l'Assemblée ne peut avoir lieu avant quelques jours, les procès-verbaux des élections commençant seulement à arriver et les résultats étant encore inconnus pour 28 ou 30 départements, notamment Paris et les départements envahis.

Le président met aux voix la constitution de l'Assemblée, laquelle est votée sans opposition.

M. de Lucy, député du Gard, exprime l'opinion que le bureau définitif devrait être nommé dès à présent, en raison de la gravité des circonstances.

Le président propose de nommer comme secrétaires, quatre des plus jeunes députés.

Après une courte discussion, M. Dupont, du Lot, fait observer que le pays doit savoir, dès aujourd'hui qu'il a sa tête un pouvoir constitué.

M. Giraud, de la Vendée, insiste dans le même sens pour provoquer la désignation immédiate des secrétaires.

Conséquemment, MM. Castellane, Tanneguy du Châtel, Wilson, de Régnault sont appelés au bureau.

L'Assemblée s'ajourne à demain (13) à une heure, dans le lieu ordinaire de ses séances, lequel sera complètement disposé pour recevoir les députés.

Parmi les députés élus on constate qu'il y a plusieurs prisonniers et un otage.

HAVAS-REUTER.

Paris, 13 février.

La contribution de 200 millions imposée à la ville de Paris a été payée aujourd'hui.

Paris, 13 février.

Le Journal officiel du 12 contient un décret statuant sur les protêts.

Les effets de commerce exigibles conformément au décret précédent sont prorogés d'un mois à partir du 14 février.

HAVAS-REUTER.

Paris, 11 février.

L'élément monarchique aura dans l'Assemblée une majorité de 4 contre 1. On parle de MM. Thiers et Dufaure, pour la présidence de l'Assemblée.

Paris, 12 février.

Le Journal officiel de Paris annonce que le gouvernement de la défense considère comme non avenu le décret par lequel M. Crémieux a tenté au principe d'immovibilité des juges.

Florence, 10 février.

Le Parlement italien, malgré le ministère, a déclaré propriétés nationales, la bibliothèque et les galeries vaticanes.

Florence, 9 février.

On dit qu'un comité catholique s'est formé en Belgique, en vue de préparer une expédition armée contre l'Italie. Il y a des succursales en Autriche, en Espagne et en France. Le siège des opérations sera dans une île de la Méditerranée. Le gouvernement italien est au courant de ces intrigues.

Lisbonne, 12 février.

M. Avila n'a pas encore réussi à former un cabinet.

La duchesse de Braganca est dangereusement malade.

Vienne, 12 février.

Par suite de la grande quantité de glaces, les eaux du canal du Danube ont haussé à un tel point qu'elles commencent à sortir de leur lit et à inonder les faubourgs de Léopoldstadt et Roszau.

Vienne, 13 février.

La hauteur des eaux du canal du Danube a diminué beaucoup depuis hier soir. Les eaux ne charrient plus de glaçons. Il n'y a pas eu d'accidents.

Le danger n'a pas encore disparu. La Revue du Lundi rapporte un bruit d'après lequel M. Falkenhayn serait nommé président de la Chambre des seigneurs.

Le Tagblatt dit que le baron Pretis est nommé gouverneur de Trieste.

Athènes, 12 février.

Une circulaire d'Aali-Pacha relative à la poursuite du brigandage sur la frontière, est considérée comme inexacte et calomnieuse.

On assure que M. Christophou, ministre de l'extérieur, prépare une réponse, appuyée de faits, disant que la Turquie agit mal dans cette question.

Malgré l'armistice, les Prussiens continuent leurs exactions et emprisonnent les notables des villes imposées par eux. C'est ainsi qu'à Rouen, le 11, ils ont exigé le paiement en deux jours de 6 millions et qu'ils ont insulté et menacé la

population. Les membres du gouvernement de Paris auraient-ils signé la capitulation et l'armistice sans songer à prévenir les excès dont tous les départements occupés ont été victimes pendant la guerre?

Dans les environs d'Auxerre, les Prussiens continuent à commettre des excès épouvantables et c'est avec le pistolet au poing qu'ils répondent à toutes les réclamations, à toutes les supplications des malheureux qu'on pille et qu'on ruine. Partout, les gardes nationaux, les mobiles, sont traqués et fusillés; à Ville-neuve Blaiseau les habitants étant par suite de leur misère, dans l'impossibilité de livrer les vivres et l'argent qu'on exigeait d'eux, le pays fut livré au pillage et un grand nombre de maisons furent incendiées.

A Saint-Germain, il y a quelques jours à peine, le commandant prussien fit savoir aux habitants qu'ils eussent à payer une contribution de cent mille francs, sous peine de voir la ville bombardée. En l'absence du maire, qui avait abandonné son poste, les conseillers municipaux parcoururent la ville et ne purent réaliser que 6,000 francs qu'ils portèrent au général ennemi, déclarant qu'il leur a été matériellement impossible, les riches étant partis, de se procurer une plus forte somme. Le général commença par palper l'argent; ensuite il leur fit savoir qu'il va faire lancer sur la ville un obus de cinq en cinq minutes.

En effet, le signal est donné, un obus siffla et éclata avec fracas dans la ville, puis un deuxième, puis un troisième.

Désespérés, les conseillers sollicitent de tous côtés, et parviennent à trouver vingt-cinq mille francs, qu'ils s'empres- sent de porter au général.

Très-bien, a dit celui-ci, puisque vous ne pouvez pas payer, vous nourri- rez nos soldats.

Dans l'Eure, les Prussiens continuent les réquisitions ruineuses. La ville de Lillebonne, a été imposée de 250,000 francs.

Voilà les crimes et les excès que commettent, pendant l'armistice, les soldats prussiens et que les chefs de cette armée de pillards autorisent et encouragent.

L'armistice, a-t-on dit, c'est la paix.

Mais l'armistice, jusqu'à ce jour, n'est même pas la suspension de toute hostilité, de tout fait de guerre; il a été le signal des vengeances de la Prusse accablant notre malheureux pays et s'acharnant à l'irriter par de nouveaux outrages. Cette situation ne peut durer, la colère contre les envahisseurs augmente chaque jour.

Les représailles ne pourront pas être évitées.

Il appartient au gouvernement de protester contre cet état de choses qui pourrait, dans un moment donné, faire naître des complications dont il est impossible de prévoir les conséquences.

Une lettre de Genève adressée à un journaliste français contient quelques vérités que feront bien de méditer les honnêtes gens qui s'obstinent à croire aux sentiments d'humanité chez les Prussiens:

« Il faut la paix à tout prix. Il faut surtout si nous jetons les yeux sur le théâtre de la guerre.

« Que l'on fasse la somme des souffrances que les deux armées et la population envahie éprouvent par ce rude hiver. Il y a là de quoi faire rêver toutes les ambitions, qui veulent s'assouvir, tous les intérêts qui tâchent de se contenter.

« Oui, il faut la paix, car les confidences que me font ici les blessés, en convalescence, prouvent que la Prusse a réussi à inspirer à ses soldats une haine féroce contre tout ce qui est français.

« Les instructions secrètes données aux chefs de corps, les ordres transmis aux soldats révoltent l'humanité. « La guerre à la France, dit une de ces instructions autographiées, que j'ai eue sous les yeux, c'est la vengeance qu'appelle depuis longtemps les crimes de cette race qui a eu l'audace de venir jusqu'à Berlin sous la conduite d'un Bonaparte. Il ne suffit pas d'écraser l'armée de notre éternelle ennemie, il faut ruiner pour longtemps ce pays qui est le foyer de la révolution. Que les sentiments d'humanité se taisent, devant le but qu'il faut atteindre. Le soldat prussien ne doit accorder ni pitié, ni repos à cette nation qui doit être anéantie. Que les nobles enfants de l'Allemagne n'oublient pas de frapper sans merci, c'est leur devoir; ils vont tuer et se faire tuer. Il appartient à la Prusse de se charger des femmes veuves et des orphelins, mais aucun soldat prussien n'a le droit d'accorder le pardon à un seul ennemi de son pays.

« Le pillage enrichira le soldat qui retournera dans ses foyers chargé de butin et de trophées attestant ses victoires.

« Voilà ce qu'il faut répéter chaque jour à ceux qui sont chargés de venger la Prusse en ruinant et en écrasant la France. »

Toutes les personnes arrivées de Paris hier donnent comme certain le succès de la liste républicaine.

Voici, à ce sujet, l'appréciation du Journal des Débats, qui sera lue avec intérêt:

« Le dépouillement des listes électorales, à l'heure où nous écrivons ces lignes, n'est point encore achevé, et il est douteux que le résultat définitif nous soit connu avant le recensement général des votes à l'Hôtel-de-Ville. A défaut du résultat définitif, nous avons des résultats partiels qui suffisent dès maintenant à déterminer le caractère dominant des élections parisiennes.

« Les violents sont, à quelques excep-

tions près, les victorieux, et les modérés, à quelques exceptions près, les battus. Cette victoire du parti radical sur le parti libéral conservateur tient à certaines causes faciles à découvrir et dont on pouvait, avec un grain de sagesse, prédire le nombre et la force. N'est-il pas dans le tempérament parisien d'être éternellement opposant et de voter contre tous les gouvernements, quels qu'ils soient et quoi qu'ils fassent? »

« On pouvait cependant espérer qu'une fois au moins Paris résisterait à ce mauvais penchant et qu'il saurait, en présence du Prussien dans nos forts et de la nécessité pour tout bon citoyen d'envoyer les meilleurs d'entre nous à l'Assemblée nationale, sacrifier son plaisir à l'intérêt général. Il n'en a rien été. Candidats libéraux conservateurs, candidats libéraux républicains et leurs partisans ont été battus, et, hormis les amiraux, les vainqueurs portent tous les mêmes couleurs. »

« Si les chefs du parti conservateur libéral avaient réfléchi qu'on ne dépouille pas le vieil homme en un jour, et songé que Paris, qui avait supporté quatre mois durant un gouvernement girondin, serait par cela même montagnard aux élections, ils eussent mis dans toute leur conduite un esprit moins exclusif et se fussent soigneusement abstenus de rédiger des engagements d'honneur. »

« Mais on n'a pas pris garde aux forces et à la discipline de son adversaire et l'on est allé à la bataille électorale sans ordre et sans accord. C'est à l'imprévoyance du gouvernement déchu, dans la guerre actuelle, que l'on doit comparer la légèreté dont le parti conservateur a fait preuve en cette occurrence. Le manque d'entente entre les différentes fractions du parti conservateur libéral est cependant insuffisant à expliquer le succès des violents, et l'abstention d'un grand nombre de nos concitoyens y a également sa part. »

« Un tiers des électeurs inscrits, dit-on, se serait abstenu de voter. Nous comprenons sans peine le désir, après quatre mois de séparation, de retourner en province, auprès de sa famille et de ses amis; mais lorsque la patrie traverse de pareilles épreuves, on devrait remettre de quelques jours son départ et faire passer son intérêt particulier après l'intérêt du pays. Un défaut d'entente entre les diverses fractions du parti libéral et une trop grande abstention, voilà les deux causes principales de la victoire remportée aux élections par le parti extrême. »

« Puisse donc l'esprit d'union et de conciliation, qui nous a fait défaut dans la confection de nos listes électorales au premier tour de scrutin, présider à la confection de nouvelles listes électorales pour le second tour, et donner au parti conservateur dans la prochaine assemblée la juste place qu'il a le droit d'obtenir! »

Par un décret du 10 février, la ville de Paris est autorisée à emprunter aux meilleures conditions qui pourront être réalisées, et sous telle forme qu'il lui

FUUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 15 FÉVRIER 1871.

— 9 —

LES DAMNÉS DE L'INDE

PAR MERY

PREMIÈRE PARTIE.

V

SUITE

Tous répétaient le même cri. Paul voulait faire les honneurs du domaine, et, se mettant à la tête, il prit le petit sentier du golfe.

Au même instant, la jeune femme saisit le bras de Raymond et lui dit tout bas et mystérieusement:

— Je veux vous parler sans témoins.

Le comte ne fit paraître aucune émotion et répondit:

— Descendons toujours avec eux, nous trouverons le moment.

Sur le rivage, pendant que Paul racontait le combat de la veille à ses anciens ennemis, la jeune femme dit à Raymond:

— Tout le monde écoute Paul. Le moment est favorable... Ecoutez-moi... Cette nuit, très-probablement, nous serons attaqués.

— Par qui? demanda le comte en caressant son menton.

— Par des bandits, d'exécrables bandits; des païens, des pirates, des noirs de Bornéo. Ceux-là font leur métier; mais ils ont pour chef un chrétien renégat qui se sert d'une meute de bêtes féroces pour tout ravager.

— Eh bien, dit le comte en souriant, nous le recevrons avec le déshonneur qui lui est dû. Heureusement, madame, vous avez amené du renfort.

— Oh! ceux que j'ai amenés ne demandent que bataille. Je leur ai même promis de l'occupation à main armée, et je savais que je ne promettais pas en vain.

— Madame, cela suffit, je respecte toujours vos secrets; je ne vous demande rien. Nous allons prendre nos mesures, soyez tranquille, et comptez sur moi.

Le comte se mêla aux autres colons, et Paul achevait son récit du combat.

bite après le récit de Paul, mes amis, ce combat d'hier doit être une leçon pour nous. Cette côte est très-fréquentée par les pirates de Bornéo. Pendant le jour, nous ne les craignons pas; mais, s'ils nous attaquaient la nuit, quand nous dormons, notre réveil ne serait pas gai. Qu'en dites vous?

Paul traduisit en langue malaise ces paroles du comte à ceux des nouveaux amis qui ne comprenaient pas le français.

Strimm serra la main du comte, et montrant ses compagnons, il fit le signe qui veut dire: Complétez sur nous.

— Savez-vous ce qu'il faudrait faire? poursuivit le comte; nous sommes maintenant quatorze, c'est-à-dire une petite armée. Il faut donc que chacun de nous, à tour de rôle, fasse bonne garde ici pendant la nuit. Une faction de deux heures dans l'intérêt commun. Il y a toujours de la clarté sur la mer, même dans les nuits les plus sombres. Un pirate se distingue toujours à une certaine distance; il ne tombe pas du ciel. La sentinelle qui l'apercevra au large viendra tout de suite nous réveiller, et nous serons sur pied et armés avant le débarquement.

La proposition fut accueillie avec une faveur unanime. Strimm surtout bondissait de joie à l'idée de piller un forban.

— Mes amis, ajouta le comte, je demande la faveur d'ouvrir la campagne, ce soir même, après le coucher du soleil. Pour les autres, le sort décidera.

Madame, dit-il, en se tournant vers la comtesse, les femmes sont exclues du service militaire.

— Pourquoi donc alors, dit-elle en riant, avez-vous mis le mot sentinelle au féminin?

— Ce n'est pas moi, qui ai commis cette faute, Adressez votre réclamation à l'Académie.

La conversation devint ensuite générale entre ces hommes qui avaient tant de choses à se dire, et elle se prolongea, au bord du golfe, jusqu'au repas du soir.

VI

Le nuit de l'Inde ont des tristesses sans pareilles pour les colons isolés au milieu des bois. Quand l'azur du ciel et l'or du soleil couvrent de leurs splendeurs ses immenses solitudes, tout y respire la grâce, l'enchantement et la vie; mais quand les premières étoiles se lèvent, une terreur mystérieuse se glisse, avec les ombres, dans les forêts, les vallées et les ravins; la voûte des bois se noircit comme un corridor de l'enfer; les arbres prennent des formes lugubres, et leurs rameaux saillants ressemblent à des bras gigantesques de fantômes prêts à saisir l'imprudent qui oserait s'aventurer dans ces ténébreuses horreurs. Aussi le culte de latrie, voué au soleil par les sauvages, est une reli-

gion bien naturelle; l'astre du matin est le dieu visible et bienfaisant qui prend pitié des angoisses nocturnes et rend la joie et la vie avec le premier sourire de ses rayons.

Après une journée d'émotions et de fatigues, nos colons prenaient un peu de repos, les uns dans la cabane; les autres, en plain air, sous la tenté des arbres; un seul placé en sentinelle devant le golfe, veillait pour tous. Personne ne redoutait un danger imminent de nuit, excepté le comte Raymond; mais on avait reconnu que la mesure de vigilance était bonne, et que, tôt ou tard, on s'applaudirait de l'avoir prise. La seule femme de cette petite colonie avait violemment éloigné le sommeil de ses paupières, et quand elle se fut assurée que tous les yeux étaient fermés dans la case, elle éteignit sa lampe et ouvrit sa fenêtre pour entendre, avant tout, le premier cri d'alarme de la sentinelle de la mer. Devant cette fenêtre ouverte, une nuit massive comme un rempart d'ébène arrêtait le regard; on entendait le bruit doux de la rivière voisine, le vagissement monotone de la mer, et ces murmures lointains et confus, qui sont les plaintes des solitudes vierges ou les entretiens des bêtes fauves dans les bois.

La comtesse, qui s'attendait à une attaque, avait gardé sa robe de toile bleue et noué un madras sur sa tête; l'événement devait la trouver sur pied, prête à la fuite ou à la lutte, selon la chance de l'invasion. L'œil fixé sur les ténèbres,